

# Les perspectives critiques de la notion d'ambiance

Rachel Thomas

▶ **To cite this version:**

Rachel Thomas. Les perspectives critiques de la notion d'ambiance. Ambiances in action / Ambiances en acte(s) - International Congress on Ambiances, Montreal 2012, Sep 2012, Montreal, Canada. pp.45-50. halshs-00745881

**HAL Id: halshs-00745881**
**https://shs.hal.science/halshs-00745881**

Submitted on 26 Oct 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Les perspectives critiques de la notion d'ambiance[1]

Rachel THOMAS

Laboratoire Ambiances Architecturales et Urbaines, CRESSON
École nationale supérieure d'architecture de Grenoble, France
rachel.thomas@grenoble.archi.fr

Une critique de l'urbain est-elle possible à partir de la notion d'ambiance ? À quelles conditions ? Quelles postures de recherche engage-t-elle ? Ces questions difficiles se posent à l'aune de recherches collaboratives récentes qui s'interrogent, de manière polémique, sur les principes et les effets de l'*aseptisation*, de l'*apaisement*, de la *pacification* des ambiances piétonnes contemporaines. Si de telles interrogations témoignent d'une certaine maturité du champ des ambiances architecturales et urbaines, elles renvoient aussi à une dimension jusqu'alors peu explicitée du sensible : sa dimension politique, comprise ici dans son acception large, comme relevant de la *polis*, c'est-à-dire de l'organisation de la société urbaine, de la régulation de l'agir et de la vie collective dans la cité (Arendt, 1958). En quoi précisément la notion d'ambiance ouvre-t-elle la voie à une lecture politique des sociétés urbaines du XXI$^{e}$ siècle et à une critique des formes d'expérience et de partage qu'elles autorisent ? Comment cette notion d'ambiance permet-elle également d'éclairer et de mettre en débat les processus de transformation des espaces publics urbains contemporains ?
Ce texte, en revisitant des travaux en cours, esquisse davantage des éléments de réflexion qu'il ne définit des chemins prêts à penser. Il témoigne d'une pratique de recherche résolument ancrée sur le terrain, qui se déploie depuis quelques années au travers de trois postures entremêlées : *articuler le sensible et le politique, s'engager, partager*. Outre des manières de « faire de la critique » à partir de la notion d'ambiance, ces postures dessinent une ligne de conduite – pourrait-on parler d'éthique ? – dès lors que de tels questionnements prennent forme à la croisée de cultures sensibles diverses : la nécessité d'une hospitalité à la pensée, au regard et aux pratiques de l'Autre ; celle également d'un dialogue critique collectif à réinstaurer sur les mutations du monde urbain contemporain.

## Articuler le sensible et le politique

À chaque époque, les transformations de la ville modifient les ambiances et les formes sensibles de la vie urbaine. Les travaux de Simmel (1903), plus tard les chroniques de Kracauer (1921) comme les essais de Benjamin (1939), dépeignent scrupuleusement les changements du quotidien, mettent à jour l'avènement de nouveaux styles de vie, révèlent les modulations parfois infimes des sensiblités urbaines d'une époque. Or, si cet intérêt pour les formes phénoménales et les expressions sensibles de la modernité nourrit chez chacun d'eux une sociologie des sens, il constitue également une manière de réfléchir et de mettre en débat les coûts et les atouts de ces transformations. Plus qu'une critique incantatoire de

*1. Cet article prolonge une conférence prononcée le 27 avril 2012 lors du colloque Corpocidade 3 : Thomas R. (2012), Engagement et critique : des postures d'appréhension sensibles de la ville contemporaine, Mesa redonda : Apreensão da cidade contemporânea, Corpocidade 3, Universidade Federal da Bahia (Brasil).*

la modernité, ces œuvres ouvrent la voie à une mise en question du devenir sensible de l'urbain. Notre travail s'inscrit dans la lignée de ces thèses. De la thématique de l'accessibilité à l'espace public urbain à celle de l'apaisement des mobilités piétonnes, il s'interroge sur les conditions de possibilité d'une expérience sensible de la ville et du partage des ambiances. Dans le même temps, il rend compte des processus par lesquels cette expérience sensible s'incarne dans le quotidien urbain. Si une telle perspective de travail se veut descriptive et appréhende les phénomènes à l'échelle des corps en mouvement, elle n'est pour autant pas dénuée de critique. La description des évolutions des formes sensibles de la vie urbaine justifie que l'on « lève le voile » (Fossier & Manicki, 2007) sur les potentialités et les obstacles au déploiement de la *polis* : elle éclaire sur la manière dont les transformations urbaines contemporaines bouleversent les rituels du quotidien, altère le déploiement des manières d'être et de se mouvoir ensemble, reconfigure les cadres et les modalités d'une perception sensible du commun. Ces pistes de recherche, en articulant le sensible au politique (Rancière, 2000), s'affranchissent d'une position surplombante, en même temps qu'elles prennent le contrepied de regards passéistes ou moralisateurs sur l'évolution de l'urbain. Parce qu'elles se déploient à partir d'un ancrage empirique et d'une attention aux arrangements humains, elles s'émancipent aussi d'une vision nostalgique de la ville et des critiques dualistes, présentes à chaque crise urbaine, à chaque tournant idéologique, à chaque transformation des conditions de perception.

Plutôt donc que de dénoncer les pathologies de la ville ou de louer ses charmes, plutôt que de nourrir un discours radical (Boltanski, 2009), cette critique sensible de l'urbain révèle, clarifie, met en débat les enjeux (sociaux, éthiques, politiques, environnementaux…) et les effets de ces transformations sur le commun (Fruteau de Laclos, 2011). En déplaçant le regard du petit vers le collectif et en privilégiant un « mode mineur de la connaissance » (Laplantine, 2003), elle situe les problématiques au cœur des questions sociétales et des controverses sur l'espace public. De ce point de vue, cette critique sensible de l'urbain met en question la performativité des philosophies aménagistes en termes d'expérience urbaine et de partage des ambiances : comment les ambiances sont-elles mises en œuvre dans l'espace public urbain contemporain ? En quoi et comment se prêtent-elles à la participation des uns et des autres, au déploiement de pratiques et de formes d'expériences communes de la ville ? Elle s'interroge aussi sur la nature et la portée de cet espace public contemporain : au XXI$^{e}$ siècle, qu'est-ce que l'espace public urbain permet-il d'être, de faire et de partager ? Quelles sont les valeurs qu'il véhicule ? Quelles conceptions de la *polis* et du monde sensible développe-t-il ? Dans le même temps, cette approche critique met en lumière les paradoxes, les ambivalences qui accompagnent ces mutations des modèles urbains : quelles sont les énigmes[2] dont ils recèlent ? À quelles incertitudes et ambiguïtés confrontent-ils le citadin ?

Cette *tentative d'articulation et de dévoilement* anime depuis quelques années un travail de critique des variations contemporaines des ambiances piétonnes (Thomas *et al.,* 2010). Le soutien apporté aujourd'hui à des formes de lenteur en ville s'inscrit dans l'espace, bouleverse les pratiques urbaines, transforme l'ordre moral et social. Il prend forme à partir d'un certain *design* des ambiances faisant la part belle aux éléments naturels (végétal, eau), aux jeux de couleurs et de textures, au lissage des surfaces. La mise en place de « zones de

*2. Cette question des « énigmes sensibles des mobilités urbaines contemporaines » anime un programme de recherche (MUSE) financé par l'ANR depuis 2010. MUSE met en œuvre pour 4 ans des travaux de terrain (en Angleterre, au Brésil, en France, en Espagne, au Vénézuela) et des collaborations scientifiques entre les membres du CRESSON et : l'Instituto De Estudios Regionales y urbanos (Universidad Simón Bolívar, Caracas - Venezuela) ; El Laboratorio Urbano (Faculdade de Arquitetura da Universidade Federal da Bahia - Brésil) ; Emerging securities, Biopolitics of securities research unit (Keele University - Angleterre) ; El Departament antropologia social i cultural, historia d'América i d'África (Universitat de Barcelona - Espagne) ; El Centro de estudos africanos (Instituto Universitario de Lisboa - Portugal).*

rencontres », de « couloirs de circulation », d'espaces « civilisés » ou « partagés » répond à cette philosophie de la lenteur, redéfinit les règles de priorité et les codes ordinaires de la vie publique, en même temps qu'il véhicule implicitement des propositions de transition vers de nouveaux modèles d'urbanité. En Europe et en Amérique du Nord, l'avènement des modèles de la ville *aseptisée* ou *apaisée* interroge sur la résurgence de formes nouvelles d'hygiénisme moral. Embellie, désencombrée, écologique, la *ville aseptisée* serait vertueuse sur le plan de la « santé environnementale » : en « enchantant » et en assainissant le quotidien du piéton, elle évacuerait les tensions de la vie urbaine et garantirait des temps d'évasion en ville. Ralentie, végétalisée, débarrassée des conflits, la *ville apaisée* garantirait, quant à elle, la convivialité et l'hospitalité : aménagée autour de projets de déploiement de la vie publique et d'aménités propices à un « mieux vivre-ensemble », elle participerait de la cohésion de la communauté urbaine. Dans les pays émergents, les politiques dites de « pacification » reposent sur le même principe : l'intervention urbaine et la manipulation des ambiances au service de la cohésion et de la paix sociale. Mise en ordre, surveillée, sécurisée, la *ville pacifiée* assurerait ainsi la tranquilité des citadins et la protection du bien commun. Plus que des objectifs en termes de « santé environnementale » ou de convivialité, elle relèverait d'une mise sous protection de la société urbaine.

Autrement dit, nous assistons aujourd'hui à une véritable « mise en ambiance » des espaces publics urbains, qui a pour principal objectif de ramener le propre, le beau, l'ordre et la convivialité dans les villes. Or ces trois philosophies aménagistes, qui souvent cohabitent, affectent autant les manières d'être, de faire et de se-mouvoir ensemble que la nature même de l'espace public comme lieu d'apparition et de côtoiement de l'Autre. Une critique sensible de l'urbain s'attache moins à nourrir un regard surplombant sur les évolutions de la ville qu'à décrire ces nouvelles formes de la vie piétonne, puis à clarifier les préceptes et les processus implicites qui les sous-tendent. Les idéologies sécuritaires ou de l'enchantement propres aux modèles de la *ville pacifiée* ou *aseptisée* sont ainsi interrogées au regard des modes de cohabitation qu'elles instituent : des formes d'être, de faire, de se-mouvoir entre-soi plutôt que des manières de vivre en commun. Cette critique sensible de l'urbain met également en question l'idéologie du partage instituée par le modèle de la *ville apaisée*. Malgré la défense d'un certain « être-avec » et « faire ensemble », celle-ci n'est-elle en effet pas porteuse d'un des paradoxes majeurs de la ville contemporaine : l'effacement du conflit, et de fait la remise en cause de la nature publique de nos espaces urbains ?

## Une éthique de l'engagement

Une telle perspective de recherche, parce qu'elle aborde des sujets d'actualité et soulève des controverses, nécessite un redéploiement des postures méthodologiques. À l'inverse de cette position toute-puissante d'intellectuel éclairé qui seule garantirait la justesse et l'impartialité de la science, une critique sensible de l'urbain impose un enracinement au cœur du terrain. Plus précisément, elle rend nécessaire un engagement dans le monde de l'Autre et une porosité à ses manières de faire, de sentir, de penser. Précisément elle plaide pour une recherche *charnelle* (Thomas, 2007) qui, loin de toute forme d'objectivation du sensible, requiert un engagement corporel. Parce que la pratique du terrain suppose une présence dans le monde de l'Autre et une rencontre avec l'Autre, parce que l'exercice de la critique émane de « ce que je suis », de « ce qui me touche » et de « ce que j'espère », la disparition du chercheur en tant que sujet paraît clairement improbable dans un travail qui part du sensible. Sans remettre en cause la position nécessaire d'entre-eux de l'homme de science, la recherche *charnelle* exige de lui une aptitude à l'empathie, à la déstabilisation de ses postulats, à la remise en cause de ses outils empiriques. Cet art de l'implication, qui est aussi celui de la fragilité et de la faillabilité, oblige à des remises en cause, à des désapprentissages. Il conduit parfois à des expériences troublantes, étranges, déstabilisantes. Mais à chaque fois il s'agit clairement de s'investir dans « une pratique phénoménologique en train

de se vivre » (Depraz, 2004), qui en retour participe d'une redéfinition de soi, de ses modes de saisie, de questionnement et de compréhension du quotidien. Ancré dans le mouvement du monde et dans la situation d'observation, le chercheur est ainsi toujours contraint de bouleverser ses manières d'être sur le terrain, de « faire du terrain » en équipe et de produire collectivement des connaissances en prises avec le réel. Si cette éthique de l'engagement crée parfois des tensions et des lenteurs, si elle prend forme au travers de tâtonnements et de repositionnements continuels, elle ne souffre pourtant pas de subjectivisme. Ces vécus, parce qu'ils sont à la fois répétés jusqu'à la saturation, puis partagés et discutés, remettent en question les présupposés du chercheur, l'obligent sans cesse à éprouver la solidité de ses arguments, l'invitent toujours à se déplacer vers le point de vue de l'Autre (Céfaï, 2003). Or c'est précisément au prix d'un tel déplacement et d'un tel inconfort de la pensée, qu'un travail critique de l'urbain à partir de la notion d'ambiance paraît envisageable.

Concrètement cette *attitude de l'engagement et du passage* est au centre d'un travail collaboratif entamé depuis 2008 avec l'équipe du Laboratorio Urbano de l'Université Fédérale de Bahia (Brésil). Elle prend forme à travers une posture particulière d'appréhension et de restitution du terrain, qui passe par le corps du chercheur pour appréhender les formes sensibles de la vie urbaine, penser leur évolution et poser des questions quant aux conditions actuelles de leur déploiement. Trois temps itératifs s'articulent dans ce protocole d'enquête : *faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines*.

Inspiré des méthodes d'enquête ethnographique, le *faire corps avec les ambiances urbaines* repose sur une épistémologie de l'imprégnation. Pratiquement il s'agit de plonger un collectif de chercheurs issus de milieux disciplinaires différents (la sociologie, la danse et l'architecture) dans des terrains (au Brésil et en France) qui relèvent de l'apaisement, de l'aseptisation, de la pacification des ambiances piétonnes. L'imprégnation se fait au travers de marches urbaines collectives d'une heure environ, répétées à différentes saisons lors de workshops, d'ateliers pédagogiques ou de recherche et, pour certains des chercheurs impliqués, lors de séjours en accueil prolongé de 3 à 4 mois dans chacun des deux pays. La consigne donnée aux différents protagonistes est de marcher au sein des terrains d'enquête, de s'immerger dans leurs ambiances jusqu'à se laisser « embarquer » et éprouver par elles. Certaines des marches sont effectuées en situation conjointe de handicap visuel et auditif : dans ce cas, la privation des sens de la vue et de l'ouïe, en favorisant ce que les psychologues du vieillissement nomment la « déprise », c'est-à-dire un abandon progressif au monde et la renonciation à des compétences, accentue le mouvement de plongée dans les ambiances. Si cette immersion sensorielle procède d'une socialisation minimale au terrain, elle exerce essentiellement là une fonction de connaissance : le corps du chercheur, tel qu'« en prise » et affecté par les diverses stimulations sensorielles de l'environnement, constitue un instrument de captation et d'intelligibilité de la vie urbaine ordinaire. La répétition de l'expérience, à plusieurs, dans des espaces-temps différents et sur une période relativement longue (4 ans) est importante. Au fil des expériences vécues en commun, et une fois dépassé l'exotisme de la première imprégnation, se construit ce que l'on pourrait appeler une « acuité corporelle partagée » : la présence aux ambiances renforce une intelligence sensible au terrain, un apprivoisement à ce qui est là, se produit et se module, une initiation à ce que nous pouvons être et faire ensemble. Cette intelligence sensible sert de lien entre moi, l'autre et l'environnement. Elle engage des processus d'accommodations, d'adaptation en même temps qu'elle favorise des discernements. Des figures d'usagers, des conduites ordinaires, les modulations des codes implicites de présentation de soi, de gestion de la co-présence, d'occupation et de régulation du lieu deviennent déchiffrables. Mais cette acuité corporelle constitue surtout une manière d'appréhender et de problématiser autrement le sujet d'étude : au gré des marches et des échanges entre les divers chercheurs, la finesse des points de vue s'accroît, autorisant le délaissement d'hypothèses de travail au profit d'autres, instituant une politisation des problématiques.

Paradoxalement l'expérience du « faire corps avec les ambiances urbaines », en augmentant l'acuité corporelle du chercheur, favorise aussi le « lâcher prise » et donc la porosité au monde. Autrement dit, cette disponibilité aux phénomènes sensibles et aux Autres transforme progressivement l'état des corps des chercheurs. Cette phase, que nous nommons *« prendre corps avec les ambiances urbaines »*, répond clairement à une épistémologie de l'incarnation. À chaque marche collective, les corps intègrent imperceptiblement les manières de faire, d'apparaître, de sentir, de bouger… propres à un terrain qui est aussi un milieu social, sensible et culturel. Cette plasticité des corps se manifeste diversement selon les uns et les autres : une intégration plus ou moins aisée et rapide de la langue, l'apprentissage d'une nécessaire « désaccessoirisation » en public, le choix de la bonne allure de marche, l'adoption de gestes de salutation ou d'appel ritualisés, la mise en œuvre d'une vigilance sonore et visuelle appropriée aux circonstances, la gradation de sa réserve vis-à-vis d'autrui… Là encore, la répétition des expériences dans un temps long est essentielle : chaque marche et chaque retour sur le terrain constituent autant des mises à l'épreuve de cette incorporation que des manières de pénétrer le monde sensible de l'Autre, d'en saisir les mutations à même les corps, de s'interroger sur ce qui le nourrit ou le déséquilibre. Systématiquement elles conduisent les chercheurs à mettre en cause leur familiarité au terrain, à ébranler les certitudes acquises, à s'inquiéter de variations parfois brutales, à s'enquérir de leurs effets.

## Traduire et partager

Dans ce contexte de travail, la rupture avec le terrain n'a précisément de sens que si elle conduit à instituer des formes de dialogue entre les chercheurs impliqués et les usagers, à favoriser des débats contradictoires entre leurs divers modes d'intelligibilité du sensible. Dit autrement, l'exercice de la critique dès lors qu'elle émane d'un engagement dans le quotidien exhorte au partage des expériences, des points de vue, des sensibilités, des certitudes. « La critique n'est plus cet usage solitaire et émancipateur de la raison […]. Elle n'a de sens que dans des contextes collectifs, c'est-à-dire lorsqu'elle s'enracine dans un partage de convictions et qu'elle génère une action collective. » (Coste & Fossier, 2008) Elle invite à exprimer des désirs communs quant au devenir de l'urbain ; elle incite à faire valoir non plus seulement « ce qui me touche » ; mais aussi « ce qui compte pour nous à l'avenir ». Or ce passage du « je » au « nous », ce dialogue entre les champs du sensible, du politique et du sociétal, c'est à travers le « *donner corps aux ambiances urbaines »* que nous tentons régulièrement de le façonner.

Cette phase capitale et délicate du travail consiste d'une part à entrer dans un processus de traduction des expériences et des analyses, d'autre part à créer les conditions d'un retour réflexif et polémique sur les bagages (conceptuels, idéologiques, culturels…) à travers lesquels nous les abordons. Cette épistémologie de la traduction (Ricœur, 2004), plus qu'à un glissement vers la langue de l'autre, invite à une *hospitalité de la pensée* où l'exposition et la vulnérabilité à l'Autre, les frottements répétés à ses sensibilités et ses manières de percevoir, la nécessité de « prendre soin » de lui malgré les incompréhensions et les écarts constituent les seules conditions possibles de la rencontre. L'exercice difficile du débat ouvert requiert la même ouverture, en même temps qu'il procède d'une repolitisation des problématiques : en engageant le dialogue et parfois la confrontation avec l'usager, il réhumanise les analyses, mais les articule à « ce qui est sensible » et « ce qui fait controverse » au quotidien. L'un comme l'autre rythme chacune de nos investigations de terrain et prennent différentes formes : le retour immédiat d'expérience, la participation à des collectifs de chercheurs et d'artistes, la conduite d'ateliers performatifs, la création et la dissémination de journaux de terrain sur blog, la préparation de « colloques itinérants »… Toutes s'attachent à s'émanciper des discours convenus, à s'autoriser une parole libre et parfois provocante, à rendre publics les contradictions et les doutes auxquels chacun se trouve confronté. À

chaque fois, l'exercice de la critique consiste non pas à mettre en œuvre des formes de narration et d'écriture qui constitueraient des références de pensée ou de jugements et qui confèreraient, sinon un pouvoir, une autorité à ceux et celles qui les prononcent. Elle se donne davantage pour objectif de trouver des formes de narration et de discussion susceptibles de tisser des passerelles entre les divers mondes, de faire émerger les enjeux de société auxquels chacun se trouve confronté, de poser des questions. C'est en cela que la notion d'ambiance engage fondamentalement une pratique de recherche critique : elle conduit à appréhender le monde urbain comme perfectible, elle est une manière constante de s'interroger sur « ce qui existe » afin de penser « ce qui devrait advenir». De ce point de vue, elle porte en elle les germes d'une pensée réformatrice de la société urbaine susceptible d'instituer aujourd'hui une « communauté critique » (Walzer, 1995). Gageons que le collectif de chercheurs réunis depuis quelques années maintenant au sein du Réseau International Ambiances, et engagé dans des travaux et réflexions d'équipe, constituera le ferment solide de cette communauté.

## Références


Arendt H. (1983 [1958]), *La condition de l'homme moderne,* Paris, Calmann-Lévy Benjamin, Benjamin W. (1989 [1939]), *Paris, capitale du XIX^e^ siècle. Le livre des passages*, Paris, Éd. du Cerf

Boltanski L. (2009), *De la critique : précis de sociologie de l'émancipation*, Paris, Gallimard

Cefaï D. (2003), *L'enquête de terrain,* Paris, Éd. La Découverte

Coste F. & Fossier A. (2008), Présent et futur de la critique in *Tracés. Revue de sciences humaines* [en ligne], n° 8, hors série, http://traces.revue.org/index2313.html

Depraz N. (2004), Le tournant pratique de la phénoménologie in *Revue philosophique de la France et de l'étranger,* 129 (2), pp. 149-165

Fossier A. & Manicki A. (2007), Où en est la critique ? in *Tracés. Revue de sciences humaines* [en ligne], n° 13, http://traces.revue.org/306

Fruteau de Laclos F. (2011), Les voies de l'instauration : Souriau chez les contemporains in *Critique* [en ligne], n° 775, www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=CRITI_775_0931

Kracauer S. (1995 [1921]), *Le voyage et la danse*, Laval, Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, Presses de l'Université de Laval

Laplantine F. (2003), *De tout petits liens*, Paris, Les Mille et une nuits

Rancière J. (2000), *Le partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, Éd. La Fabrique

Ricœur P. (2004), *Sur la traduction,* Paris, Bayard

Simmel G. (2007 [1903]), *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, Paris, Éd. de l'Herne

Thomas R. *et al.* (2010), *L'aseptisation des ambiances piétonnes au XXI^e^ siècle. Entre passivité et plasticité des corps en marche.* Grenoble (France), Salvador (Brésil), Montréal (Canada), PIRVE CNRS MEEDDM, Rapport de recherche n° 78, CRESSON

Thomas R. (2007), La ville charnelle in *Cosmopolitiques : esthétique et espace public* [en ligne], n° 15, http://cosmopolitiques.phpnet.org/pages/node/173

Walzer M. (1995). *La critique sociale au XX^e^ siècle*, Paris, Métailié


## Auteur


Rachel Thomas, sociologue, est chargée de recherche CNRS au CRESSON à l'ENSA de Grenoble. Ses travaux, depuis quelques années, interrogent les processus de pacification – d'apaisement – d'aseptisation des mondes urbains contemporains. Elle coordonne depuis 2010 le projet ANR MUSE sur *Les énigmes sensibles des mobilités urbaines contemporaines*. Elle a été chercheur invitée du Laboratorio Urbano, Universidade Federal da Bahia (Brésil) en 2010.